

Nouvelle inédite de Jean d’Aillon publiée en feuilleton tous les mois

Tous droits réservés

Le forgeron et le galérien (mars 1653)

3 Il passa le premier. S’approchant de l’enclume la plus proche du foyer, il désigna l’une des extrémités de l’instrument au curé.

— Mon père, regardez cette pointe, est-ce du sang, à votre avis ?

Le religieux se pencha, car l’enclume était assez basse. Il passa le doigt sur la pointe et l’examina.

— Je le pense, M. le marquis. Je dirai même que cette pointe a pu causer la blessure à la tête de notre pauvre La Fontaine.

— Où était le corps de votre père ? demanda à nouveau Louis, en se tournant vers Thérèse.

— Juste ici, monsieur, répondit-elle en montrant le sol au pied de l’enclume.

Louis hocha du chef d’un air entendu.

— À côté j’ai trouvé cette lame sur laquelle il y avait du sang sur le tranchant, expliqua-t-il en prenant le fer qu’il avait posé sur la table. Qu’en pensez-vous, M. de Beaumont ?

Il tendit la lame au lieutenant du bailli qui la prit de la main gauche et l’examina, les lèvres pincées. Au bout d’un moment, Beaumont opina à son tour, manifestement contrarié.

— Qui a été blessé par cette lame ? demanda Louis à l’assistance.

— La Fontaine, forcément ! répondit un peu vite le bailli. Elle l’a utilisée contre son père ! précisa-t-il en tendant un doigt accusateur vers Thérèse.

— C’est faux ! Pourquoi l’aurais-je fait ! lui cria-t-elle.

— Vous êtes une gourgandine et il vous le reprochait ! cria-t-il plus fort.

— Il suffit ! intervint Fronsac. Si La Fontaine avait eu une entaille, le père Tristan l’aurait découverte, or il n’a vu que le crâne enfoncé et des ecchymoses ; nous aussi d’ailleurs. Donc ce ne peut-être que Thérèse qui a reçu un coup de cette lame. À moins que ce ne soit l’un des visiteurs inconnus... ou quelqu’un d’autre. Etes-vous d’accord, M. de Beaumont ?

— Oui, grommela le lieutenant du bailli.

Ses yeux fulminaient de colère, ou peut-être d’inquiétude

— Thérèse, êtes-vous blessée ? s’enquit Fronsac.

— Non, monsieur.

— M. Varmy ?

— Non, je n’ai rien.

— Vous boitez, pourtant, remarqua Louis d’un ton badin.

— Une chute de cheval, monsieur.

— Vous êtes blessé à la main droite, M. le bailli ? s’enquit alors Fronsac avec une fausse indifférence.

— Une blessure de chasse, hier matin. Mais j’ose espérer que vous ne me soupçonnez pas ! Ce serait intolérable ! aboya Beaumont.

— Je cherche seulement à comprendre ce qui s’est passé, M. le bailli, car si personne n’est blessé ici, celui qui a reçu le coup de lame ne peut être qu’un des deux visiteurs. Ce qui signifie qu’il y a eu échauffourée entre eux et le forgeron...

— Thérèse peut mentir, grogna Beaumont, maussade.

— A-t-elle l’air blessée ? Saigne-t-elle ? Regardez la lame, elle est couverte de sang séché, ça a dû être un rude coup !

— Voulez-vous que je me mette entièrement nue comme mon père ? demanda Thérèse insolemment à l’attention de Beaumont, les mains sur son corsage, prête à le dégrafer.

Le bailli ouvrit la bouche pour protester, mais n’ayant pas de contre proposition, il la referma et haussa les épaules.

Thérèse eut son premier sourire.

— Il y a eu bataille, reprit Fronsac. Et le forgeron est tombé sur cette enclume. Son crâne a été enfoncé ce qui explique le sang sur la pointe. La chute éclaire aussi la présence d’ecchymoses. Ce crime pourrait n’être finalement qu’un accident.

— Je vous accorde que ces inconnus se sont peut-être battus, mais qui vous dit que Thérèse ne les connaissait pas, qu’elle n’était pas complice ?

— Elle serait partie avec eux.

— Ils ont pu prendre peur et l’abandonner.

— Mais Thérèse était chez sa tante.

— Je ne suis pas convaincu, fit le bailli, buté.

— Comme vous voulez... essayons plutôt d’en savoir plus sur La Fontaine, proposa Louis. Selon Thérèse, il a eu peur de ces hommes, peut-être les connaissait-il. Que savez-vous de la vie de votre frère, Jeanne

— Pas grand chose, monsieur. Il s’est engagé dans le régiment de Picardie¹ en 21, j’avais 10 ans. Je l’ai revu l’année suivante alors qu’il venait voir notre père ; il était avec des amis et lui a donné dix écus. Puis je n’ai plus entendu parler de lui. Je croyais même qu’il était mort. Il a réapparu, il y a dix ans, quand il est arrivé ici avec sa femme et sa fille, et qu’il a ouvert cette forge. Sa femme est morte voici deux ans. Il ne m’a jamais dit ce qu’il avait fait pendant les vingt ans où il avait disparu.

— Et vous Thérèse, en savez-vous plus ?

— Je me souviens de ma mère, monsieur, et de mon arrivée à Luzarches. Avant, je n’ai pas beaucoup de souvenirs. Je crois qu’on était en Bourgogne. Mon père était déjà forgeron, mais ouvrier dans une grande forge.

Louis se tourna vers la tante :

— Quand votre frère est revenu, un an après son engagement, vous dites qu’il avait des amis avec lui, combien étaient-ils ? Quel genre d’amis, des soldats ?

— Non, monsieur, en tout cas ils n’étaient pas en cuirasse ou en casaque. C’étaient des gentilshommes. Même mon frère ressemblait à un gentilhomme.

— Racontez-moi ça, proposa Louis, intrigué.

— Je brodais déjà, monsieur, et je connaissais bien les tissus, c’est pourquoi j’ai remarqué leurs habits. Deux des amis de mon frère étaient en justaucorps rouge. De la belle serge de Hollande. Mon frère et les autres étaient en velours gris. Très élégants aussi, avec des gants et des bottes de chevreau, ainsi qu’un chapeau à plumet et un manteau de laine des Flandres. Ils étaient tous à cheval...

— Vous divaguez, ma fille ! la coupa le lieutenant du bailli qui voulait reprendre la direction de l’enquête. Si votre frère s’était engagé un an plus tôt, il ne pouvait pas être déjà libéré. Les engagements sont au moins de trois ans, mais plus souvent de six, et aucun soldat ne quitte son cantonnement. Sans cela, ils ne reviendraient jamais ! précisa-t-il en regardant Bauer avec un air de connivence, car il savait qu’il avait été soldat.

— Je ne me trompe pas, M. le bailli, c’était lui ! Il nous a dit qu’il avait quitté l’armée, rétorqua Jeanne, nullement démontée.

— Peut-être avait-il déserté, suggéra le sergent de la capitainerie, soulagé qu’on ne parle plus de lui. Bien des déserteurs deviennent des larrons, ce qui pourrait expliquer sa vêtue, et encore plus sa flétrissure.

— Mais les déserteurs capturés subissent l’estrabade, remarqua Beaumont. Pourquoi n’aurait-il eu qu’une simple flétrissure ?

— Rouge et gris, dites-vous ? s’enquit Fronsac après avoir écouté ce bref échange.

Machinalement, il défaisait et refaisait la ganse d’un de ses rubans de poignet.

¹ L’infanterie était organisé en cinq grands régiments permanents : les Gardes françaises, Champagne, Picardie, Piémont et Navarre.

— Oui, monsieur.

Louis frissonna. Un souvenir profondément enfoui était remonté de sa mémoire. *Les Rougets et les Grisons* ! Cette redoutable bande de brigands qui avait terrorisé Paris, et même une grande partie de la France, dans les années 20. C’étaient des déserteurs avec à leur tête un homme rusé et sanguinaire qui se nommait François La Chesnay. Louis avait connu ses deux frères quand il était au collège de Clermont. Le plus jeune, Jacques, avait alors neuf ans et était comme lui pensionnaire. Depuis, il était devenu jésuite et était parti au Canada. Quant au cadet, Robert, c’était aussi un voleur, et si Louis l’avait rencontré à nouveau durant la Fronde, il ignorait ce qu’il était devenu. Peut-être était-il encore à la cour des miracles ?

Tout ce qu’il savait des *Rougets et les Grisons* lui avait été raconté par Jacques, à Clermont, par Robert, et aussi par ses parents². C’était une époque où les voleurs faisaient la loi dans Paris. Pas une nuit ne se passait sans qu’une maison ne soit attaquée et pillée.

François La Chesnay avait déserté l’armée pour venir larronner dans la capitale. C’était un homme subtil qui avait observé que les gens en honnête équipage inspiraient toujours confiance. Aussi, vêtus comme des gentilshommes, soit en rouge, soit en gris, les membres de sa bande abordaient les gens de qualité sur le Pont-Neuf, feignant de les reconnaître en leur prenant les mains pour les baiser et leur faire mille caresses. Pendant que le bourgeois ou le gentilhomme ainsi choisi s’étonnait d’une telle démonstration d’affection, un complice lui coupait sa chape³ et, si la victime s’en apercevait et tentait d’appeler à l’aide, celui qui lui avait tenu les mains lui perçait l’estomac d’un coup de couteau.

Quand les *Rougets et les Grisons* avaient été trop connus, ils avaient quitté le Pont-Neuf pour détrousser les passants la nuit, n’hésitant pas à trucider ceux qui refusaient de donner leur bourse. Ensuite, ils s’étaient attaqués aux maisons bourgeoises en soudoyant un laquais qui leur ouvrait la porte la nuit, ou en grimpant sur les façades pour s’introduire par quelque fenêtre. Une fois à l’intérieur, les brigands saisissaient les bijoux et la vaisselle d’argent, puis massacraient tout le monde après avoir ravi leur honnêteté aux femmes.

Mais un jour, La Chesnay, qui avait été rejoint par son cadet Robert, avait été surpris et presque capturé, il avait alors choisi de quitter Paris où le chevalier du Guet et les exempts du Grand-Châtelet étaient à sa recherche. La bande avait parcouru la France en ne laissant derrière elle que crimes et violences avant de s’installer finalement entre Verneuil et Rambouillet où elle écumait les foires et attaquait les marchands dans les bois d’Orléans ou de Saint-Germain. Toutes les maréchaussées étaient après eux. Un jour, le prévôt de Mortagne, qui était à leurs trousses, avait appris qu’une troupe de gentilshommes vêtus de beaux habits gris et rouge logeait dans une auberge proche de Verneuil. Intrigué, il s’y était rendu et, jugeant qu’il s’agissait des brigands qu’il poursuivait, il avait donné l’assaut avec ses hommes et des archers de la ville proche. La Chesnay et ses hommes avaient été capturés et rompus vif deux jours plus tard, sauf le jeune Robert La Chesnay qui était parvenu à s’échapper. Peut-être aussi un ou deux membres, moins coupables, avaient-ils été envoyés aux galères. Louis ne se souvenait plus des détails que lui avait narrés le jeune Jacques La Chesnay. C’était il y avait trente ans !

En songeant ainsi, il faisait quelques pas dans la forge ; tout le monde l’observait. Il s’arrêta finalement devant le lieutenant du bailli pour lui dire :

— M. le bailli, je souhaite interroger Thérèse, seul avec elle. Thérèse, venez avec moi, ordonna-t-il sans attendre la réponse et en désignant la cuisine à la jeune femme.

Elle le suivit et Louis referma la porte derrière eux.

— Que s’est-il passé hier soir quand vous êtes rentrée de l’auberge ?

— Je vous l’ai dit, M. le marquis. M. Varmy, qui était à l’auberge, m’a suivie et m’a importunée.

— Et ensuite ?

— Je lui ai dit de me laisser et je suis allé me coucher.

— Ne mentez pas, Thérèse ! C’est votre vie qui est en jeu ! la morigéna-t-il avec sévérité.

Elle baissa les yeux, plus boudeuse que craintive.

— Vous attendiez quelqu’un ? Qui est venu ?

² Voir *les Ferrets de la Reine*, J.C. Lattès.

³ Sorte de manteau long et ample qui descendait jusqu’aux talons.

- M. de Champlâtreux, lâcha-t-elle.
- Pourtant les portes de la ville étaient fermées ?
- Il a la clef d’une poterne. Il était passé le matin et m’avait dit qu’il viendrait.
- Et alors ?
- Je suis partie avec lui. Il m’a ramenée à minuit.

Ainsi s’expliquaient les bruits qu’avait entendus la tante et l’attitude de Champlâtreux. Il voulait peut-être sauver sa maîtresse, mais surtout qu’elle ne parle pas si elle subissait la question. Etre mêlé à ce crime n’aurait pas été bon pour la charge de président à mortier qu’il brigait.

— M. Varmy aurait-il pu se disputer avec votre père après que vous soyez montée dans votre chambre ?

— Je ne crois pas, M. de Champlâtreux est arrivé quelques minutes après le départ de M. Varmy. À moins qu’il ne soit revenu plus tard et qu’il ait fait du scandale quand je n’étais plus là.

— Boitait-il hier soir à l’auberge ?

— Je n’ai pas remarqué.

— Quelle relation y avait-il entre M. de Beaumont et votre père ?

— Ils étaient en chicane. Mon père avait fait des ferrures et des grilles pour M. de Beaumont qui ne l’avait pas payé.

— Donc la mort de votre père arrangeait le bailli ?

— Sans doute, mais on ne tue pas un homme pour quelques dizaines de livres.

Peut-être pas, songea Louis, encore qu’il avait connu pire. M. de Beaumont aurait-il pu arriver avant que la forge ne ferme ? Sans doute. Peut-être était-il simplement venu pour payer une partie de sa dette. Il y avait eu dispute et le forgeron serait tombé après avoir donné une estafilade au bailli. Cela expliquerait aussi l’insistance de Beaumont à prouver que Thérèse était coupable.

Mais pour vérifier tout cela, il faudrait qu’il voie la blessure, qu’il interroge les domestiques du lieutenant du bailli. Il faudrait faire de même pour le sergent de la capitainerie et sa jambe boiteuse. Seulement il n’avait pas le pouvoir d’agir ainsi, et Champlâtreux ne l’aiderait pas.

Il soupira. Il fallait donc qu’il aille à Senlis.

— Je trouverai l’assassin, promit-il à Thérèse.

Il la prit par l’épaule et revint dans la forge.

— Voici ce que je devine, M. le Bailli, déclara-t-il. Il y a eu une rixe entre La Fontaine et un ou plusieurs inconnus. Peut-être était-ce avec ces deux visiteurs, peut-être avec une autre personne. Pour l’instant, je privilégie les visiteurs. Dans ce cas, la rixe pourrait trouver son origine dans le passé de La Fontaine, cela expliquerait la peur qu’a cru déceler Thérèse chez son père. Il faudrait retrouver ces hommes, ils ne doivent pas être loin.

— Le lieutenant du prévôt des maréchaux ne passera pas avant deux jours. Je n’ai pas les moyens de les poursuivre, d’ailleurs tout le monde ignore la direction qu’ils ont prise, et puis, je persiste à penser que Thérèse les connaît. Qu’elle devrait être interrogée par le lieutenant criminel de Senlis.

— Faites un court mémoire pour le bailli de Senlis dans laquelle vous présenterez les faits tels que vous les voyez. J’y joindrai les constatations que je viens de faire, et que mon secrétaire va rédiger. Je me propose d’aller justement à Senlis rencontrer quelqu’un qui pourra me renseigner sur La Fontaine. Je verrai le bailli dès mon arrivée et je lui parlerai. En attendant, Thérèse restera libre, elle m’a juré de rester à Luzarches. Cela vous convient-il ?

Le lieutenant du bailli resta indécis, mais il était pris au piège. Insister pour que Thérèse parte avec le marquis pouvait se retourner contre lui. Il soupira avant d’opiner.

Il n’était pas loin de onze heures. En partant maintenant, songea Louis, sitôt que Nicolas aurait terminé un compte-rendu, il serait à Senlis dans un peu plus de deux heures en prenant la route du roi Dagobert. S’il pouvait voir le bailli de Senlis dès son arrivée, ainsi que les autres personnes auxquelles il pensait, et s’il avait la réponse qu’il espérait, il serait de retour chez lui avant la nuit.

Ensuite ce serait à la justice d’intervenir.

(A suivre...)

Romans et nouvelles où apparaissent les Fronsac
(dans l’ordre chronologique)

- Les Ferrets de la Reine (J.C. Lattès)
- Le Collège fantôme (à paraître)
- Le Mystère de la Chambre Bleue (Le Masque)
- La Conjuración des importants (Le Masque)
- La Conjecture de Fermat (J.C. Lattès)
- La Lettre volée (dans : *l’homme aux rubans noirs*, J.C. Lattès, à paraître)
- L’Héritier de Nicolas Flamel (dans : *l’homme aux rubans noirs*, J.C. Lattès, à paraître)
- L’Exécuteur de la haute justice (Le Masque)
- L’Enfançon de Saint-Landry (dans : *l’homme aux rubans noirs*, J.C. Lattès, à paraître)
- Le Maléfice qui tourmentait M. d’Emery (dans : *l’homme aux rubans noirs*, J.C. Lattès, à paraître)
- L’énigme du clos Mazarin (Le Masque)
- La Confrérie de l’Index (dans : *l’homme aux rubans noirs*, J.C. Lattès, à paraître)
- Le Secret de l’enclos du Temple (à paraître)
- La Malédiction de la Galigai (à paraître)
- Le Disparu des Chartreux (Le Masque)
- L’Enlèvement de Louis XIV (Le Masque)
- Le Forgeron et le galérien (nouvelle, feuilleton)
- Le Bourgeois disparu (dans le recueil : *Intrigues et mystères dans l’histoire de France*, Le Masque)
- Le Dernier secret de Richelieu (Le Masque)
- Le Captif au masque de fer (J.C. Lattès)

Vous pouvez joindre l’auteur :
aillon@laposte.net
www.grand-chatelet.net